



# > De Jérusalem à Lausanne, Sylvie Berkowitsch œuvre à la coexistence entre jeunes israéliens et palestiniens

**A**u Proche-Orient, les projecteurs éclairent trop rarement ces anonymes qui, comme Sylvie Berkowitsch, croient encore en la coexistence entre Israéliens et Palestiniens. Et qui agissent. D'origine française, cette mère de deux grands enfants dirige le département de la Coexistence pour les jeunes – une centaine de 5 à 16 ans – au *Jerusalem International YMCA*, situé face au prestigieux *King David Hotel*. Dans cette étonnante bâtisse occidentalo-orientale de 1928, des enfants israéliens (juifs, chrétiens et musulmans) et palestiniens de Jérusalem-Est (de nationalité jordanienne) chantent dans une chorale mixte, bricolent dans des ateliers d'art. Surtout, une quarantaine d'adolescentes et d'adolescents dialoguent en groupes deux heures durant, 15 à 20 séances annuelles, pendant deux ans!

En août dernier, l'un de ces groupes de dialogue, soit 14 jeunes filles, dirigé et animé par Sylvie Berkowitsch avec une collègue arabe, a passé dix jours-marathon de vacances en Suisse à découvrir le Valais, le château de Chillon, Genève, Lausanne et l'ONU. (En juillet, une vingtaine de jeunes du GIL avaient dialogué avec elles pendant deux heures à Jérusalem).

Elles ont été accueillies par sept familles lausannoises, de religions et d'horizons variés, réunies dans l'association lausannoise *Coexistences*, fondée cette année.

([www.coexistences.ch](http://www.coexistences.ch))

Pour prolonger la coexistence en territoire pacifique, chaque famille hébergeait un duo juif et arabe. Certaines familles voyaient à peine leurs invitées qui avaient tant à se dire qu'elles s'isolaient dans la chambre où elles cohabitaient!

**Quel bilan faites-vous de votre second voyage en Suisse avec ce nouveau groupe de filles?**



Sylvie Berkowitsch

Nous venons juste de faire un voyage toutes ensemble vendredi (8 septembre). Les filles étaient enthousiastes et disaient qu'elles s'en souviendraient toute leur vie. Elles ne pouvaient imaginer que des familles puissent les recevoir aussi chaleureusement. Je les ai poussées à discuter des difficultés relationnelles rencontrées entre Israéliennes et Palestiniennes, car il y en a eu.

### De quel genre?

Elles se sont «accrochées» sur des petites choses du quotidien. Mais derrière tout ce qui blesse, il faut entendre ici le conflit. Par exemple, une Israélienne a enjambé de la nourriture; une Palestinienne s'est sentie blessée, car ce n'est pas acceptable dans sa culture. Ce genre de friction se règle facilement si l'on ne reste pas sur un non-dit. L'Israélienne explique alors qu'elle n'a pas voulu la blesser. Les jeunes filles m'ont également dit qu'en partageant la même chambre, elles ont réalisé combien leurs différences de culture étaient grandes et que c'était une nécessité pour elles d'apprendre à mieux écouter l'autre au lieu de le juger. Elles estimaient aussi que c'était la seule façon de mieux gérer les difficultés et leurs différences. J'ai trouvé génial qu'elles en arrivent à cette conclusion: écouter l'autre!

**Pourquoi votre langue de travail avec ce groupe est-elle l'anglais? En raison de sa neutralité?**

Non, l'anglais permet simplement de dialoguer face à face sans intermédiaire. Si les participantes ne connaissent pas suffisamment cette langue, nous faisons une traduction simultanée qui a le désavantage de doubler le temps de travail. De fait, tout dépend du groupe, mais dans le mien, la maîtrise de l'anglais est une condition d'entrée. La question de la langue suscite d'ailleurs un grand débat dans notre dialogue de coexistence qui commence même par là, puisque nous avons fait le choix de l'outil verbal pour communiquer. Elle est capitale et nous la choisissons dans le respect. J'ai ainsi eu un groupe de mères juives et arabes qui m'ont demandé d'organiser pour elles un voyage après celui de leurs filles en Suisse en 2006. Toutes parlaient bien l'anglais, mais elles ont préféré l'hébreu et l'arabe. C'était important de s'exprimer dans leur langue maternelle, surtout pour les Arabes qui elles savaient l'hébreu et reprochaient aux Israéliennes juives de ne pas faire l'effort d'apprendre leur langue. Il y a du nationalisme là-dedans.

### Pourquoi seules des filles voyagent en Suisse alors que les sociétés israélienne et palestinienne sont patriarcales, dominées par des hommes?

Je n'arrive pas à n'avoir que des garçons, car ils veulent partir avec des filles! Mais nous avons à l'YMCA des groupes mixtes



© Alain Kissling

>> suite page 48



de seize jeunes qui ont voyagé aux Etats-Unis, invités par l'YMCA-USA. Nous constatons que les échanges sont plus durs, plus violents, dans ce genre de groupe, même du côté des filles. Quand elles sont ensemble en revanche, elles se retiennent pour ne pas faire de peine à leur amie.

### De quelle provenance sociale sont ces adolescentes ?

De tous les milieux. L'YMCA finance leur voyage, les familles paient les billets d'avion si leurs moyens le permettent, sinon elles reçoivent un subside. Jamais le manque d'argent ne doit empêcher un déplacement.

### Comment les choisissez-vous ?

Je vais faire le tour des écoles de Jérusalem pour donner des informations sur nos activités qui sont peu connues des adolescents. Je rentre dans les classes et je dis qu'il y a plein de jeunes dans cette ville qu'ils ne rencontreront jamais.

### Quels obstacles rencontrez-vous ?

Il est plus difficile d'intéresser suffisamment de jeunes du côté israélien. L'une des raisons étant que l'offre d'activités extrascolaires y est gigantesque. Il doit y avoir des motifs idéologiques également. La motivation n'est à l'évidence pas la même des deux côtés. Les Palestiniens viennent pour être entendus, car le narratif israélien nie ce qui leur est arrivé en 1948. Les Israéliens, eux, viennent par curiosité, par idéologie, parce qu'ils n'approuvent pas entièrement la politique du gouvernement ni la situation dans son ensemble. Peut-

être aussi pour donner une autre image des Israéliens, ce qui se produit de toute façon.

**J'ai demandé à des amis israéliens et palestiniens ce qu'ils pensaient de votre initiative. Tous se sont montrés sceptiques quant au résultat, persuadés que cela «ne servait à rien».**

Tout dépend de l'optique. Si mon but était de promouvoir la paix, oui, cela ne servirait à rien ! A court terme aussi, cela ne sert à rien. Mais nous travaillons sur la durée. Mon but se traduit en hébreu par *khasisfa*, (ndlr: mise à nu, dévoilement), autrement dit: donner la possibilité de se rencontrer face à face autour du dialogue. A Jérusalem, les adolescentes et adolescents juifs et arabes ne se croisent nulle part. Ils ne fréquentent pas les mêmes bistrotts, ne parlent pas la même langue, ne regardent pas la même télévision, ont peur les uns des autres. Nous leur offrons donc un espace de rencontre. Ils arrivent ici avec des a priori, avec des stéréotypes. Les rencontres servent à lâcher ces stéréotypes, à demander à l'autre: «Pourquoi me haïssais-tu?». Cela permet de reconnaître l'existence de l'autre, d'accepter la différence.



Après deux ans d'un tel dialogue, on n'est plus jamais le même. Les jeunes vont les uns chez les autres, les familles s'invitent. On ne se fait pas des amis en une semaine!

### Comment expliquez-vous la différence de perception entre le pessimisme des Israéliens et des Palestiniens, et l'enthousiasme des familles suisses de *Coexistences* ?

L'Israélien et le Palestinien sont pessimistes par réalisme. Le premier craint de monter dans un bus; le second doit affronter les «checkpoints de merde».

Le Suisse a l'impression de tendre la main, il sait qu'en offrant dix jours de vacances dans un endroit en paix, il va créer des souvenirs, un vécu positif que ces jeunes filles n'ont jamais eu. Cette phrase du site de *Coexistences* le résume bien: «Une pierre vers la paix, c'est notre pari».

### Cela sonne idéaliste. Les mentalités changent-elles ?

Les attitudes plutôt, pas au niveau politique, mais en ce qui concerne des stéréotypes. Nous cherchons à développer la capacité des jeunes à écouter l'autre et à leur montrer qu'il existe un autre narratif, que la vérité n'est pas une, qu'il y en a une autre qui fait, elle aussi, partie de la vérité.

### Plus précisément ?

Les Palestiniens découvrent les motivations juives qui ont mené à la création d'un Etat juif mais qu'ils perçoivent comme du colonialisme. Quand ils entendent le narratif juif, ils ne remettent plus en question la légitimité de l'Etat, mais les moyens utilisés. Ils disent par exemple aux ados juifs que puisque les Allemands sont la cause de leurs problèmes, ils auraient pu aller en Allemagne. Je vous ai parlé de mon groupe de mères. Les Palestiniennes étaient très contentes d'avoir pu exprimer leur souffrance et de voir que la mère juive avait pleuré en entendant l'histoire des réfugiés de 48. Cet effet semble minuscule, mais sur le plan individuel, il est énorme! Ces mères sont allées à Yad Vashem, – les Palestiniens ne connaissent rien de la Shoah – et en sont revenues bouleversées.



Entretien réalisé  
par Véronique Hayoun